

BIBLIOGRAPHIE

la Cour Supérieure, de Montréal. Quoique nous ne donnions de cette union bien assortie qu'un lointain écho, nous ne pouvions manquer de l'enregistrer dans une revue de la vie mondaine, en ce qui concerne la société canadienne française spécialement. Des mariages comme celui-là ont leur bon effet pour conserver à notre race un de ses caractères de distinction en rapprochant les sources les plus pures du sang français au Canada.

Enfin, parmi les mariages de demain, on m'annonce celui d'un jeune médecin de mes amis qui marche à la célébrité et va s'assurer, paraît-il, avant d'y arriver, la douce compagnie d'une cousine sienne. Elle consentirait à perdre son nom dans celui de son cousin, à partager son cœur avec lui et, en même temps, une dot assez ronde. Grand bien leur fasse.

On le voit, la mort peut moissonner à son aise, la vie est là, exubérante, pour lui répondre.

* *

En tout autre temps, je ne pourrais clore une chronique mondaine sans dire un mot à mes lecteurs des théâtres qui se sont faits, dans la dernière saison, plus nombreux que jamais à Montréal. Il n'est plus le temps où une ou deux, deux ou trois scènes monopolisaient tous les spectateurs de Montréal. Maintenant, avec l'Académie de Musique et le Théâtre Royal, les anciens, nous avons le théâtre Elan, le théâtre Gaité, le Lycée, et on annonce même un théâtre français en permanence pour la prochaine saison. Ça promet, n'est-ce pas ? Et tout cela sans compter le Parc Sohmer qui lui, fait la saison d'été, et depuis quelques semaines a commencé à rassembler tous ses fidèles sous son vaste pavillon nouveau, une merveille du genre.

C'est une revue en règle des spectacles et théâtres qu'il faudrait. Heureusement qu'à cette heure toutes les portes sont fermées ou à peu près, car je n'ai ni le temps ni l'espace pour entreprendre pareille tâche.

* *

Signalons pour mention les grandes courses de Bel Air et de Blue Bonnets dans les premiers jours de juillet. Elles deviennent de plus en plus à la mode au commencement de la saison d'été. Va-t-on arriver à en faire un quelque chose dans le genre du *Grand Prix* de Paris ? Ça ne serait guère à souhaiter.

* *

Dans les derniers jours de juin, l'Université Laval a ouvert les concours du baccalauréat pour tous les collèges affiliés de la province de Québec. C'est toujours le grand événement de l'année scolaire, comme les examens d'étude et de pratique le sont de l'année universitaire. Et ces examens, disons-le en passant, qui ont lieu ces jours-ci, à Québec pour la faculté de droit, ne manquent pas de soulever, en certains cercles, la plus vive anxiété.

Quand j'étais un petit bout d'homme d'écolier, le cœur plein d'ambitions et de rêves sous la capote bleue et la ceinture de laine, on me disait que, plus tard, dans le monde, on n'est jamais insensible aux gloires de son *Alma Mater*. Je sais maintenant que c'est vrai, car j'ai été tout joyeux d'apprendre qu'au dernier concours du baccalauréat, à Laval, division des Lettres, le premier prix dans toute la province, celui du prince de Galles, disputé entre l'élite des élèves de tous les collèges affiliés, a été remporté de haute lutte par un de mes plus jeunes confrères, monsieur Louis Boyer, élève de sixième au Petit Séminaire de Montréal.

Mon cher Boyer, tope là, je te félicite sincèrement.

Ernest Saint-Elnor

On s'étudie trois semaines, on s'aime trois mois, on se dispute trois ans, on se tolère trente ans... et les enfants recommencent. — H. TAINE.

Le sang Noir, par Louis Tesson. Lewiston, Maine, 1891. 1 volume in-12 de 133 pages.

M Tesson est peut-être inconnu des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, aussi je leur dirai bien vite que c'est le véritable nom de notre charmant collaborateur, Louis de Saintes.

Possédant un caractère aventureux, ayant visité une grande partie de l'Amérique, voyant et sentant les choses avec son âme de poète, — car il est plutôt poète que romancier, — il était impossible qu'un jour où l'autre il ne cherchât pas à faire pénétrer chez le peuple ses observations et ses idées au moyen du roman, le véhicule de la pensée du dix-neuvième siècle.

Dans le *Sang Noir*, l'auteur a voulu décrire un coin de terre de cette Louisiane chère aux Français du Nouveau Monde; il a voulu esquisser les mœurs de là-bas et mettre en lumière l'horrible mépris, la haine, la ligne de démarcation qui existe entre la race blanche et la race noire dans les Etats du Sud.

Son petit roman, d'un genre tout spécial, est rapide et mouvementé comme un *roman* américain.

* *

L'action, qui se déroule avec une vitesse presque électrique, nuit quelque peu au projet de l'écrivain. Ses descriptions, la plus belle partie de l'ouvrage, sont très courtes. Le style, dans l'ensemble, est bref, concis et peccable en premier, mais s'affermissant de plus en plus, montrant des images neuves, des néologismes splendides et des bouts de phrases gentils, comme la *sombreur d'une église*.

Les caractères, bien qu'ils ne soient pas assez mis en relief et faisant l'effet d'une personne vue dans la pénombre, sont toutefois compris.

L'intrigue commence par la sempiternelle chute de cheval d'une amazone, sauvée par un jeune homme qui l'aime.

On sent de suite que l'intrigue n'est qu'un prétexte.

Cependant, comme je le disais au début, cela n'empêche pas le mouvement du récit. Et bien des pages, bien des tableaux vous saisissent, vous empoignent fortement. Le dernier surtout, la mort d'Eva, l'héroïne, admirable de dévouement durant une épidémie de fièvre jaune, cause une émotion très vive.

* *

La première édition de cet ouvrage a paru aux Etats-Unis et a été entièrement vendue là.

M. Tesson se propose de venir en ce pays et d'en publier une seconde édition revue et corrigée. Nul doute que le public lui fera bon accueil.

E. Z. MASSICOTTE.

Trois études : C'est une jolie brochure d'une soixantaine de pages, éditée aux bureaux du *Glanneur*, de Lévis, par les soins du directeur, M. P. G. Roy.

Les trois études en question sont de la plume de M. Thomas Côté, un des plus brillants collaborateurs du *Glanneur*. Elles ont d'abord été publiées dans la revue des jeunes et puis mises sous couverture spéciale pour former la brochure actuelle. Il y a là des pages fort bien touchées dont le vigoureux fait présager bien de l'avenir du jeune auteur. Nous lui offrons nos compliments sincères et félicitons M. Roy, si dévoué aux lettres, de l'avoir ainsi lancé.

Ce nous est un plaisir d'apprendre que le gouvernement de Québec a retenu six cents copies de la brochure de M. Thomas Côté. C'est une œuvre patriotique et nationale d'encourager les efforts littéraires, et ici le gouvernement est bien dans son rôle de suppléer à l'indifférence désespérante de notre public. Que les jeunes participant aussi à ces largesses, c'est juste; c'est quand la fleur va s'ouvrir qu'elle a besoin de plus de soins. — J. S. E.

LE MONDE ILLUSTRÉ a maintenant son bulletin

bibliographique régulier où il sera rendu compte, par quelqu'un de ses collaborateurs, de tous les ouvrages nouveaux et publications récentes qui auront été envoyés en double à nos bureaux.

LA DIRECTION.

ROCKLIFF

Tel est le nom d'un endroit pittoresque et charmant, juste en dehors des limites de la capitale, tout près de la résidence de Son Excellence le gouverneur général — "Rideau Hall."

Le parc — si l'on peut lui donner ce nom là — n'offre aux visiteurs que des charmes rustiques, des paysages splendides et variés, mais c'est tout ce qu'il faut pour ceux qui désirent passer une journée sous bois.

Il y a deux ans la compagnie des chars urbains d'Ottawa établit un embranchement et rendit au public l'accès au parc plus facile.

Aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, à Ottawa, qui voudraient aller à Rockliff, je dirai : Prenez un des chars urbains se dirigeant vers New-Edinburgh. Arrivé là, on vous remet un billet pour l'embranchement de Rockliff, et vous montez dans le char qui vous attend.

Le char est presque toujours plein, et bien souvent trop plein; il vous faut alors rester debout.

Le char part, et longe un moment le parc du "Rideau Hall." Les arbres du parc se penchent au dessus de la clôture, et semblent vouloir caresser le char en le frôlant du bout de leurs branches. Par les fenêtres ouvertes du char, entre une brise légère, embaumée des parfums des bois, qui nous rafraîchit beaucoup et chasse du visage cet air fatigué que nous a causé la chaleur accablante.

Un peu plus loin nous abandonnons la route publique et sur un chemin plus élevé nous contournerons une colline. En revenant sur la voie publique le char va tantôt à gauche, tantôt à droite de la route, où il y a le plus d'ombrage. Les rails sur lesquels roule notre char sont posés de telle manière, que le char est presque toujours couvert par les arbres. A de certains endroits, une éclaircie nous ramène au soleil, mais pour peu d'instant, car presque aussitôt le char se rejette sous le frais ombrage.

Le char termine sa course quasi vagabonde à une plate forme construite sur le bord de l'Ottawa, vis-à-vis le village de la Pointe Gatineau.

Je vais vous indiquer, à mon idée, le meilleur endroit où passer une journée sous bois à Rockliff.

Après avoir abandonné le chemin contournant la colline, à gauche de la route, vous apercevrez, à demi enfouis sous le feuillage, une maisonnette blanchie à la chaux, sur laquelle une enseigne est clouée portant ces mots : "Cedar Gate," "Porte de Cèdre." Arrêtez là et entrez; puis obliquez à droite, et montez sous la feuillée la petite côte que vous avez en face.

Bon ! nous voici arrivés. Devant vous, à une centaine de verges, le char repassera tout à l'heure; en bas de la côte est une magnifique pelouse très propice au jeu de balle ou de croquet.

Si vous êtes plusieurs, vous serez peut-être tentés, lorsque le temps sera venu — vous savez... de prendre une bouchée — d'étendre une nappe sur le versant de la côte, car la brise est si douce là, et il fait si bon ! La nappe vous cache le défaut du terrain, et il peut arriver qu'un mets quitte le plat qui lui est propre, glisse et roule le long de la nappe. N'importe, l'on rit, et le déserteur est bientôt capturé et remis en place.

* *

Le mot de la fin.

Nous étions en pique-nique à Rockliff et nous en étions au moment intéressant du repas. Il y avait quelques bambins de cinq à six ans. Le petit Arthur s'adressa à la petite Maria en la voyant manger de la gelée aux oranges, qu'il appelait du *grouillant* :

— Aie ! Maria ! ne mange pas de ça ! ça grouille toujours, ça ! Si tu en manges, le ventre va te trembler.

N. DURAND.